

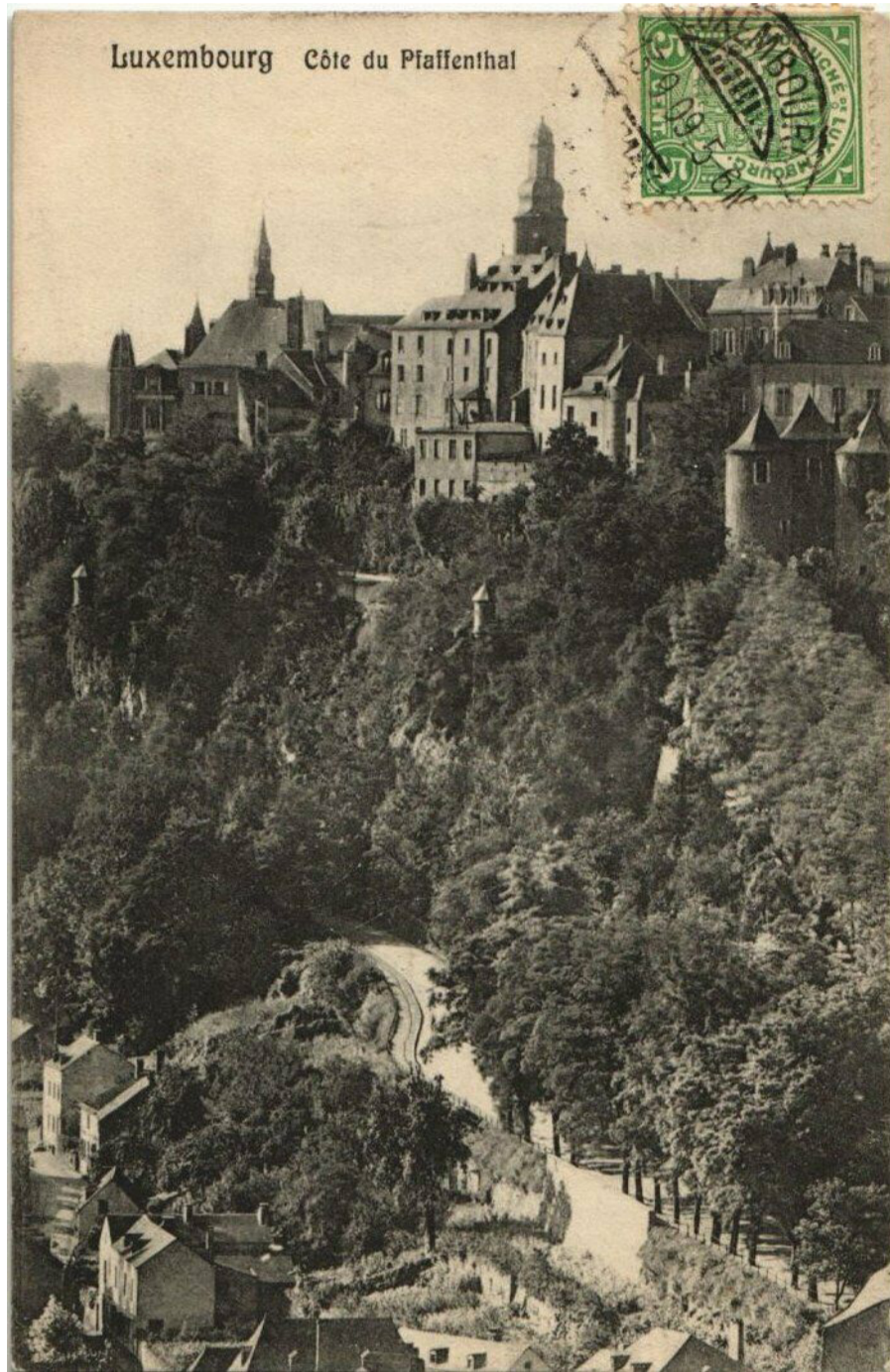
Que reste-t-il de ces roses...

BRUNO AGOSTINI Ravages de l'Histoire, énigmes irrésolues

Maria Luisa Caldognetto

Avec *Les Jardins de Pfaffenthal*, qui vient de sortir en traduction française, Bruno Agostini, auteur de langue italienne installé depuis longtemps au Luxembourg, nous livre un roman surprenant à plusieurs égards, qui se situe de façon originale dans le corpus littéraire de son pays d'adoption, à la fois pour le sujet presque inédit qu'il aborde et pour son approche insolite du genre policier.

Le parfum des roses n'avait jamais envoûté Léon Guémar, le protagoniste du récit, lors des promenades dominicales au Limpertsberg avec ses parents, à une époque où le Luxembourg était réputé dans le monde entier pour les rosiers cultivés sur les anciennes friches militaires de la forteresse démantelée. Ce n'est que plus tard, à Hinzert, aussi paradoxal que cela puisse paraître, qu'il s'éprendra de ces fleurs, au point d'en faire son métier une fois rescapé du camp à la fin de la guerre et devenu jardinier au faubourg de Pfaffenthal. À l'écart de tout espoir, dans sa solitude incurable et sans appel, ce sera bien plus qu'une simple profession dans ce « monde d'après » où il sait désormais que « souffrir passe, avoir souffert ne passe jamais ». Avec l'occupation nazie du Grand-Duché tout avait basculé, et notamment pour les familles juives comme la sienne, qui jusque-là y résidaient encore assez paisiblement, malgré les échos sinistres provenant d'Allemagne. Les souffrances subies continueront à hanter au fil des années la vie de celui qui avait été jadis un enfant somme toute insouciant, contraint désormais à régler inlassablement les comptes avec les monstres remontant à l'esprit, pour lui et pour les siens disparus, à sa manière. Car, si « pour chercher vengeance on peut agir en groupe, si on veut faire justice il faut agir seul ». C'est alors qu'apparaît dans le roman Aloyse Kirschenbaum, un commissaire de police de la section suicides censé enquêter sur d'étranges faits divers, dans les années 1990. Les parcours de ces deux personnages, qui s'entrelacent dans une narration évoluant sur des plans parallèles, la fragilité de l'un se reflétant dans la détermination de l'autre comme dans un jeu de miroir, se croiseront à ce



Carte postale ancienne. Collection privée

moment, même s'ils n'auront jamais l'occasion de se parler. Et la boucle sera enfin bouclée avec le dernier pot de roses rescapé à son tour, et retrouvé dans les débris. Bien que l'intrigue se déroule, du début à la fin, au Luxembourg, au cours du 20^e siècle, la grande Histoire n'y figure cependant que comme toile de fond, même si elle revient sans cesse avec son lot de ravages sans fin et d'énigmes irrésolues. Le genre policier ne semble lui aussi qu'un prétexte pour l'auteur, qui a plutôt tendance à plonger

dans les labyrinthes les plus secrets de l'âme, là où même les concepts du bien et du mal sont mis en cause par des circonstances qui échappent à toute certitude. C'est pour la première fois que Bruno Agostini, qu'une longue et prestigieuse carrière dans la finance internationale n'a pas empêché de cultiver son penchant littéraire, choisit comme cadre le Luxembourg pour son écriture, alors que dans ses romans précédents c'était toujours Naples, sa ville natale, qui lui fournissait le décor.

Quarante ans de séjour au Grand-Duché et une connaissance certaine de l'histoire du pays sembleraient lui avoir enfin donné l'envie de se mesurer avec un univers qui entre-temps est devenu le sien. On pourrait alors même s'interroger s'il s'agit ici d'une littérature italienne, considérant la langue originale d'écriture, ou bel et bien d'une littérature luxembourgeoise, au vu du parcours biographique de l'auteur. C'est en effet une question qui n'est pas anodine dans un pays à forte composante migratoire comme le Grand-Duché actuel, où, à côté des trois langues officielles, une production écrite – toute minoritaire qu'elle soit – existe également dans d'autres expressions linguistiques. Rappelons notamment que dans la langue de Dante, grâce à l'apport de l'immigration massive provenant de la Péninsule au fil d'un siècle, s'est constitué depuis une cinquantaine d'années un petit patrimoine littéraire qui recèle parfois quelque trésor pour ceux qui savent y regarder de près. Quoi qu'il en soit, avec ce roman nous sommes certainement en face d'un livre peu conventionnel, qui mérite d'être apprécié non seulement pour la qualité et la maîtrise de l'outil narratif, mais également pour avoir relevé le défi d'évoquer un sujet qui n'a pas souvent trouvé preneur (au-delà des récits plus proprement mémoriels sur la déportation) dans la fiction littéraire au Luxembourg.



Bruno Agostini

Les Jardins de Pfaffenthal
Traduit de l'italien
par Oreste Sacchelli
PassaParola Editions, 2020
452 p., 25 €



Jean Portante

Journal de bord
Centre national
de littérature, 2020
44 p., 5 €

Migration, étymologie et incipit

JEAN PORTANTE Discours sur la littérature

Après Tom Nisse, Ian De Toffoli, Rafael David Kohn, Elise Schmit et Jacques Steiwer, c'est Jean Portante qui se prête au jeu du « Discours sur la littérature » pour le CNL. L'auteur choisit pour ce faire de donner un extrait de *Journal de bord* rédigé en octobre 2017 pendant une résidence d'écrivain.

« Me voici, provisoirement, de l'autre côté de la frontière. Là où j'aurais pu me trouver, définitivement, si ma biographie avait pris un autre tournant. » Installé dans sa chambre de la résidence d'écrivain de Scy-Chazelles, le village où Robert Schuman a vécu ses dernières années, Jean Portante s'adonne, comme souvent dans son œuvre romanesque, au jeu des « et si ? ». Et si une place à l'usine de Differdange ne s'était

pas libérée pour son père, forçant la famille à se fixer en Lorraine ? Et si les frontières européennes n'étaient pas ce qu'elles sont devenues, sous l'impulsion des accords de Schengen ? Et si la famille de Verlaine ne s'était pas installée à Paris, échappant ainsi à l'annexion de sa ville natale de Metz ? À travers l'histoire et l'étymologie, l'auteur tisse son habituelle toile faite de migrations et de langues entremêlées, paragon de la multiculturalité à la luxembourgeoise. Et livre encore des souvenirs d'enfance et d'adolescence à l'occasion de sa participation au jury du Festival du film italien de Villerupt : désir d'Italie, toujours, et toujours assumé. Mais, demandera-t-on, qu'en est-il du discours sur la littérature, puisque tel est le thème de la série de livres proposée par le CNL ? Même si cet extrait du

journal de bord de Scy-Chazelles en 2017 est plutôt une réponse indirecte, on y trouve évidemment des éléments d'une poétique de Jean Portante. Ainsi apprend-on avec intérêt comment il façonne un incipit – en effaçant les phrases trop ostentatoires, entre autres –, ou bien découvre-t-on une explication du concept d'auteur « italo-étranger », dont il représente la quintessence – en compagnie de noms comme Don DeLillo, John Fante, Fabrice Lucchini ou Coluche. Du reste, chez lui, la poétique constitue souvent une partie même du roman, du poème, de la traduction ou de l'essai. C'est probablement pour cette raison qu'il n'a pas donné une réponse directe à la sollicitation du CNL : chez Portante, tout est lié, écriture et réflexion sur celle-ci.

F.T.

IMPRESSUM

Coordination :
Corina Ciocârliu
Guy Helmingier

Ont participé à ce numéro :
Nicolas Blondeau,
Laurent Bonzon,
Maria Luisa Caldognetto,
Samuel Hamen,
Florent Toniello
x
x
x
x

Régisseur Publicitaire :
Espace Médias
44, rue du Canal
L-4050
T.+352 44 44 33 - 1